Le clown bleu.

Mais qui est Francisco ?

13/01/2011

RESCH JM
Alhazen

Sommaire :

Mais qui est Francisco ?
L'adolescence de la route.
L'appel de la piste.
Devoir de poursuite.
Bonsoir les petits enfants.

Cela n'est qu'une histoire
Elle a germé au fil des lignes tracées par une plume fébrile
Lorsque mon regard a rencontré le tableau de Sylvette.
Il avait à dire, je l'ai écouté.

Alhazen

Tableau Sylvette HALLYNCK. Smile

Je suis le clown !

Je suis le clown au visage masqué, celui qui a la figure immaculée, poudrée avec soin.
Je suis le clown qui vous fait rire dans son habit de lumière.
Le clown malicieux qui vous montre les étoiles que vous avez dans les yeux.
« Bonsoir les petits enfants ! »

Petits enfants ! Qu'il est loin le temps !
Ce soir j'ai mal aux articulations et mes rhumatismes annoncent un changement de temps.
Le temps a passé, si vite, et pourtant combien sont restés les souvenirs de ces jours où mon enfance a été confisquée.
Ce matin magique dans les allées de roulottes bariolées aux odeurs de foin frais, de bananes et de viande crue.
Je n'avais pas assez d'yeux pour recevoir toute cette magie de jungle en cage ; les lions alanguis dans l'attente du soigneur, là les singes qui s'épouillaient indifférents à mon passage, le regard glacé du tigre qui m'épie derrière ses barreaux. Et puis ma rencontre dans l'allée avec la procession des éléphants pour la douche, leurs grosses pattes qui éclaboussent la boue du chemin, la trompe tenant la queue de celui qui précède. Plus loin les chameaux à deux bosses qui les regardent d'un air hautain, mâchouillant quelque critique alors que les autruches s'époumonent à grandes plumes.
J'entends encore le bruit rythmé des coups de masse sur les piliers d'acier que l'on enfonce dans le sol et puis bouche bée, je me surprends à revoir l'irruption dans le ciel du chapiteau bariolé, sa toile claquant dans le vent du matin, sous la traction puissante de la cohorte des éléphants.
Le cirque s'installait et me prenait dans ses bras, mélange d'odeurs, de bruits et cette vie grouillante qui marque les travaux du matin.

Je frémis d'envie, déjà rejouant la soirée près de la piste avec Papa, Maman et Rachel. Nous viendrons voir la magie de l'arène. Le grand écriteau barrait maintenant le ciel de ces lettres de feu : Cirque Sarrasani!
J'entendis au loin le rugissement des lions à l'arrivée de la viande.
En écho sur le boulevard le bruit lancinant d'une cohorte de camions militaires.
Il fallait rentrer, dire le cirque, se préparer à affronter l'attente du soir, pour le moment magique de la communion de la piste, le rire avec les clowns, la frayeur des vols de trapèzes, la surprise des équilibres des jongleurs sur leur fil de métal, nos cris au rugissement des cages.
Je pressai le pas vers la cour de l'immeuble où j'arrivai en courant, excité de cette joie d'enfant en mal de cirque.
Je fus happé par la manche et prestement invité à entrer chez notre voisine madame Armand qui logeait au plan de la cour.
« Viens ici Ariel, viens vite mon petit chéri ! »
Elle tirait son âge et marchait avec une canne, dans ses yeux brillait une belle lumière de sagesse colorée aux tristes moments de sa vie. Elle avait perdu son fils dans sa bataille avec une mauvaise diphtérie, puis récemment son Raymond, son second, sa merveille, parti faire la drôle de guerre et jamais revenu, explosion de bombe lui avait-on dit qui l'avait dispersé sur les bords d'un champ.

Elle y était allée pour déposer un bouquet de bleuets dans les coquelicots de la berge, un peu d'espoir au milieu de ce fleuve de sang.
Il avait rejoint son époux là-haut, son corps laissé dans une tranchée à Verdun, enseveli sous un tas de boue.
Elle était allée le voir, quelques baïonnettes dressées, vers un ciel bas, criant leur détresse. Elle avait demandé où était son Alphonse.
On ne savait pas, quelque part dessous une des baïonnettes. Elle avait laissé un bouquet de muguet sur le talus, quelques larmes en clochettes.
Alors il lui restait les images et de vieilles photos jaunies par le temps qui s'écoule, figées sous leur cape de verre dans un cadre sur la commode du séjour où ils étaient entrés.
J'interrogeai du regard, de mes yeux de dix ans, la mamie aux yeux d'ange.
Elle caressa mes cheveux de sa main douce et protectrice.
« Reste là mon petit, attends avec moi ! »
Dehors on entendit des cris, des ordres et des coups de sifflet. Peut-être comme en rêve la voix de Rachel : « Maman, où l'on va ! » « C'est rien ma chérie, viens dans mes bras ». On dirait ma maman, Koklawa au regard si doux, au prénom d'étoile.
« C'est maman ! »
« Chut ! Mon grand, je te dirai. Reste là. »
Et puis un cri : « Chérie, je suis là. On se retrouve là-bas ! » Mon père, Amiel à la grande moustache, qui criait et moi, là, immobile dans ma stupeur d'enfant éclipsé.

Une porte qui claque, un bruit de moteur, odeur d'essence mal brûlée et le silence lourd que l'on veut couper tant il pèse.
Madame Armand regarda par la fenêtre la cour désormais déserte !
« Je veux retrouver Papa et Maman, et Rachel, où sont-ils allés ? »
« Mon petit, ils reviendront plus tard. Mais tu dois partir d'ici car les gendarmes vont repasser pour toi, c'est certain. On vous emmène au vélodrome, n'y va pas, je te garde pour l'instant. Ce soir je te trouverai un refuge. »
C'est comme cela que le soir elle m'a emmené au cirque, moi le cœur en chamade pleins d'immenses sanglots qui ne sortaient pas !
Clopinant à petits pas, elle me tenait fermement par la main le long des allées éclairées du boulevard. Au loin les cuivres de l'orchestre claironnaient la joie du chapiteau.

Elle paya l'entrée et demanda le directeur.
On lui dit une riche roulotte là-bas au bout de l'allée des lions et des tigres.
On remonta la procession des fauves qui allaient et venaient dans leur cage, ils sentaient leur heure.
Et puis au bout cette roulotte de bois vernie, petite lucarne éclairée, porte où l'on toque.
Et moi, surpris, plein d'effroi à l'apparition du prince. Si grand et majestueux dans son habit de Maharadjah des Indes lointaines, un petit singe sur l'épaule au regard de fouine.
Ses yeux si sombres qui m'auscultent et me transpercent !
« Bonsoir, bonsoir ». Une voix grave et puissante qui glace le sang.

Et moi qui ne le quitte pas des yeux, bouche bée, comme interdit.
Elle lui dit les camions, les cris et les pleurs, l'enlèvement et les rafles, son grand âge, le risque pour le petit de rester là, mon amour du cirque !
« Ce serait bien, oui ! Avec vous …… Il apprendra !»
Des bribes de mots, des sons mélangés de rires, de rugissements, des clairons qui chantaient à la Lune, je ne sais plus aujourd'hui de quoi hier était fait, ma mémoire tournait à vide.
« On le remettra à Francesco, il a de la place et un cœur gros comme un chapiteau ! »
Francesco ! Ce prénom marqué à l'encre rouge dans mon esprit.
Le prince aux bagues me regarda, un large sourire protecteur !
« Bonsoir petit Ariel ! Tu seras ici chez toi ! Ton nom sera Luciano, tu porteras la lumière car je vois dans tes yeux que tu as du bleu à l'âme ! »
Bleu à l'âme ! Je l'entendrai souvent !
« Ce soir tu connaîtras Francesco ! Vas maintenant voir le spectacle ! »
Madame Armand lui prit les deux mains et un merci éclaira son visage. Il lui rendit un sourire de prince.
« Ce n'est rien ! Le petit le mérite bien ! »
Je rentrai sous le chapiteau au premier claquement de fouet et les chevaux sur la piste m'entraînèrent dans la féérie de l'arène.
Pourtant combien j'ai pleuré ce soir là ! Me mouchant dans ma manche, secoué de sanglots qui remontaient du tréfonds de mon âme bouleversée.
La main douce de madame Armand caressait mes cheveux et me berçait de sa voix tranquille, elle savait les rives de la tristesse et avait navigué sur le fleuve amer des douleurs qui vous laissent muets de chagrin dans des jours qui traînent des images de passé que l'on voudrait être là, que l'on sait parties pour des plus revenir.
Ce soir là je suis passé de l'enfance insouciante au monde des adultes, plein des regrets de la veille et riches des espoirs de demain qui font vivre, qui vous font continuer la route pour la mémoire, la mémoire de ceux qui ne sont plus là, si, peut-être encore bien rangés au fond de votre cœur.
Je savais que je ne reverrai plus les yeux pétillants de malice de Rachel, je n'entendrai plus la berceuse amoureuse de ma mère Koklawa lors des nuits de frayeur et la voix grave et apaisante de mon père Amiel quand l'orage grondait des tonnerres de pluie et d'éclairs.
Je savais l'absence qui pousserait et grandirait dans mon âme.
Je savais la révolte, l'injustice. Mais je voyais l'entraide, l'amour et le courage, là, semé autour de moi dans ce petit monde de roulottes et cette dame qui trottinait appuyée sur sa canne.
Je leur devais de rester, je leur devais leur amour.
Je rendrai, je rendrai leur sourire !
Mais qui était Francesco ?